

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 14

Artikel: La malice de 'na fenna
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188199>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

inépuisable dévouement, après huit ou neuf mois consacrés à l'organisation et à l'étude de cette solennité unique en son genre, une circonstance fatale vint brusquement jeter le découragement et la tristesse dans tous les coeurs.

Tout était prêt; toutes les fenêtres, tous les balcons, toutes les toitures accessibles aux curieux avaient été loués à l'avance; l'estrade, destinée à 5,000 spectateurs, se dressait majestueusement sur la place; de nombreux arcs de triomphe s'élevaient, les habitations et les rues se décoraient de guirlandes de verdure et de fleurs qui transformaient la ville en un jardin enchanté. Chaque quartier s'animaît le soir par les répétitions des chants et des danses des nombreuses troupes du cortège. Soudain, on apprit que les troubles politiques surveillés entre Bâle-Ville et Bâle-Campagne, nécessitaient une intervention militaire, pour arrêter l'effusion du sang entre nos Confédérés. Le bataillon Berney, dont faisait partie la compagnie de voltigeurs et celle de mousquetaires de Vevey et des environs était mis de piquet!

La consternation fut générale; les chants et les danses se turent; la riante ville de Vevey sembla frappée de stupeur. Trente-quatre figurants chargés, pour la plupart, de rôles importants dans différentes troupes reçurent, deux jours avant la fête, l'ordre de partir.

Ce contre-temps paraissait irréparable, désastreux, quand survint un acte de dévouement peu commun et dont les Veveysans ont toujours gardé le souvenir. Des amis de la contrée, notamment de Clarens, de Montreux et environs, faisant partie des compagnies sus-nommées, mais qui avaient passé à la réserve au printemps, concurent la belle et généreuse idée de remplacer momentanément les trente-quatre figurants dans leur service militaire, et de partir pour Bâle. Tous abandonnèrent les travaux pressants de la saison, et plusieurs même descendirent des alpages de Naye et de Jaman, où ils vaquaient au soin des troupeaux.

L'autorité militaire se laissa facilement flétrir, l'effectif des compagnies restant ainsi au complet. Il fut d'ailleurs entendu qu'aussitôt la fête terminée, les trente-quatre figurants endosseraient l'uniforme, iraient rejoindre le bataillon et libérer leurs remplaçants. Ajoutons en passant que ces derniers qui s'étaient volontairement privés du plaisir d'assister à la fête, voulurent la célébrer en route, à leur manière, dans un village du canton de Berne, où ils parodièrent, dans un cortège fort comique, les troupes de Bacchus et de Cérès, divertissement qui contribua, dès le début, à égayer la campagne.

Le lendemain de la fête des Vignerons, vers 5 heures du matin, à la sortie du bal et après avoir valsé avec des déesses, après avoir eu pour vis-à-vis, dans le quadrille, des Faunes et des Bacchantes, de gracieuses jardinières, d'accortes vendangeuses, nos trente-quatre figurants quittèrent prestement leur costume de fête pour l'habit militaire, transformant ainsi un grand prêtre en voltigeur, un satyre en mousquetaire, etc., et partirent fidèles à la parole donnée.

Le voyage se fit sur deux grands chars à échelles

dont ces pauvres diables durent subir l'horrible cahotement; aussi les voyait-on de temps en temps s'appuyer sur leurs fusils et se soulever un peu dans le but d'atténuer l'effet de meurtrissures faciles à comprendre.

Un incident à noter eut lieu à Berne, où ils arrivèrent dans la soirée. Les portes de la ville étant déjà fermées, le gardien conçut des doutes à la vue de ces soldats voyageant d'une manière aussi étrange. Était-ce l'avant-garde d'une armée envahissante ou une simple mascarade?... Tout cela lui parut singulièrement suspect; il refusa positivement d'ouvrir et ce ne fut qu'après une longue attente et des démarches auprès des autorités que la petite troupe put entrer en ville,

Après différentes étapes, nos concitoyens arrivèrent à Kreutzstrasser, au canton d'Argovie, d'où ils allèrent s'embarquer sur l'Aar, charmés de laisser là leurs détestables véhicules. À proximité d'Aarau, ils aperçurent leur bataillon qui passait le pont et venait de recevoir l'ordre de se diriger sur Bâle. Des hourras, des cris de joie furent échangés, le bataillon fit halte sur la rive et aussitôt le débarquement effectué, les trente-quatre remplaçants sortirent des rangs et allèrent au devant de leurs amis. Tous s'embrassèrent avec effusion au bruit des applaudissements du bataillon tout entier.

Et les trente-quatre hommes, grâce au dévouement desquels on avait pu célébrer la fête des Vignerons, de 1833, l'une des plus belles du siècle, prirent les bateaux que leurs camarades venaient de quitter, puis ensuite les chars à échelles qui les attendaient à Kreutzstrasser, et rentrèrent à Vevey, où ils furent reçus avec enthousiasme par la population reconnaissante.

L. M.

La malice de 'na fenna.

La Marienne à Griboulet étais tant rapace que le sè sarai prao trossâ la tsamba se l'avai su dè lâi trovâ onna centime dein l'otu. Assebin se n'hommo tot à se n'ese que l'étai, ne viquessai pas coumeint l'arâi voliu et y'avai soveint dâi réspons pè l'hotô.

N'aviont min d'enfants, et coumeint Griboulet n'étai pas tant solidò dè la carcasse, la Marienne avai gaillâ cousin que lo bin de se n'hommo ne pas sai à sè névao et à sé gnicès que lo vegnont soveint trovâ et que lâi tegnont lè pi ào tsaud. Assebin le lè poivè pas souffri et le ressivè son Griboulet dè férè son testameint. A force d'être pliornâ, Griboulet sè décidâ à lo férè, mà ye fe promettre à sa fenna que pisque lâi baillivè tot son bin, le dévessai, après sa moo, veindrè la Bronna, sa cavala, et bailli l'ardzeint à son névao François, que l'amâvè tot pliein, po lo recompeinsâ dè ti lè petits serviço que lâi avai fé. La Marienne ne sè sarai pas tant tsailu dè l'afférè; mà coumeint Griboulet l'avai de à François, l'avai bin du derè què oï, mà du adon le caiâ cé pourro François onco bin mé que devant.

Griboulet, qu'étai tot meindro, et que ne fasai què trainâ du cauquiè temps, dut à la fin dâi fins sè mettrè ào lhi. On fe veni lo mайдzo; mà lo momaint étai venu, et lo pourro malâdo s'ein allâ coumeint on crâisu que sè détient, et fut einterrâ.

Quand la Justice dè pé eut àovai lo testameint, tot fut bailli à la Marienne, et lo névâo François la fe rassoveni dè cein qu'avâi de se n'onellio; kâ la pernetta coudessâi ne pas s'ein rappelâ, que cein amenâ dâo bize-bille eintrè lè dou, que sè disputaront bin adrâi ein sè reprodzeint totès sortès d'affêrè.

— Ah ! l'est dinsè, se fe la Marienne, eh bin atteinds !

Lè fennès ont adé dou ào trâi carnotsets dein la têta plieins dè malice ; assebin la sorcière eut bin-tout ruminâ oquîè po sè veindzi et po sérè bisquâ son névâo.

Le fe à son volet : Te vas menâ la cavala à la faire po la veindre ; mā coumeint l'a accoutemâ d'adé étré avoué lo muton, lè vu pas veindrè l'on sein l'autro, et po que clliâo que voudront atsetâ la Bronna séyont assebin d'obedzi dè preindrè lo muton, te veindré la cavala *dou* francs et lo muton *ceint* pîces, mā te ne baillérâ la cavala qu'à condechon qu'on atsetâi assebin lo muton, et te tè faré bailli on beliet signi, coumeint quiet l'ont payi tant tsaqûè bête, et te lâo payèrè on demi-litre po avâi cé beliet.

Dinse de, dinse fé. Lè dzeins pè la fairè furont ébayi dè férè 'na patse dinsè ; mā coumeint cein ne lâo fasai ni tsaud, ni frâi, payront dou francs po la cavala et lo resto po lo muton, et l'est dinsè que cllia crouïe sorcière dè Marienne robâ cé pourro François sein qu'on pouessé l'akchenâ.

La digestion. — La digestion peut avoir une influence incontestable sur notre caractère, suivant quelle est laborieuse ou facile : tel qui digère facilement sera fort gai après un bon repas, tandis que tel autre ne tardera pas à broyer du noir. Ce dernier peut, dans une certaine mesure, éviter ce malaise toujours quelque peu désagréable pour son entourage, en mangeant avec circonspection, c'est-à-dire en évitant les mets les moins digestibles. — Voici dans ce but un petit guide de table :

Parmi les matières solides les plus facilement digérées, un expérimentateur fort compétent, M. de Beaumont, a noté le riz et les tripes, qui sont digérés en une heure. Il faut 1 h. $\frac{1}{2}$ pour le saumon, truite, venaison ; 2 heures pour le lait, le gruau ; 2 h. $\frac{1}{2}$ pour les viandes de dinde, agneau, porc ; 3 heures pour celles de bœuf, mouton, veau. On voit que d'après ces expériences les idées vulgairement admises sur la digestion sont bien erronées. Ajoutons que, ainsi qu'on le reconnaît généralement aujourd'hui, plus une viande est cuite, plus elle est difficile à digérer.

CHEZ MON FUTUR

V

Machinalement, Emmeline prit un livre. C'était un *Traité sur le drainage et son application aux prairies artificielles suivi de quelques réflexions succinctes et raisonnées sur le chauffage des arbres à fruits*.

Ce livre fit descendre dans l'âme d'Emmeline un voluptueux apaisement.

On calomniait son futur et la baronne, c'était certain. Ne sait-on pas qu'il suffit de danser à un bal deux fois

avec la même personne pour que la médisance s'exerce ? La baronne avait un mari, et le vicomte, c'était bien connu, était un homme sérieux, incapable de chasser sur des terres réservées. Il s'occupait d'agriculture, de science, d'économie politique. Agé de vingt-huit ans à peine, il était, disait-on, harcelé par les sollicitations des électeurs pour consentir à se faire nommer député.

Emmeline, soulevant les voiles de l'avenir, vit se dérouler devant elle une somptueuse existence, une grande situation dans le monde.

Et quand elle se demandait si le vicomte l'aimait, l'adorait :

— Folle que je suis ! pensait-elle. Est-ce qu'il m'épouserait, s'il ne m'aimait pas ?

Puis, souriant avec malice :

— J'ai envie de lui voler son livre sur le drainage. Ce sera amusant de le lui faire chercher.

En ce moment, la sonnette électrique de la porte d'entrée de l'hôtel fit retentir un joyeux carillon très prolongé.

Emmeline supposa que c'était son frère. Elle ne laissa pas toutefois d'être étonnée qu'il fut si vite de retour.

Mais bientôt Jean se précipita dans le salon, pâle, tremblant, les yeux hagards. Il ouvrit une petite porte dissimulée entre les panneaux de la boiserie, et, incapable de proférer une parole tellement son émotion était forte, il montra cette porte à Emmeline avec un geste d'une éloquence entraînante.

— Serait-ce monsieur de Boisricheux ? dit Emmeline toute bouleversée. Oh ! je ne veux pas qu'il me voie !

Elle sortit.

Elle n'eut pas même le temps de se demander où elle retrouverait son frère. Elle ne pensa qu'à s'enfuir.

Jean reprit un peu son sang-froid en la voyant disparaître.

— Au bout de ce corridor il y a une porte, lui dit-il, vous vous sauverez par l'escalier de service.

Puis il ferma la petite porte du salon, et il s'efforça de ramener sur son visage sa souriante impassibilité habituelle.

Jean introduisit une jeune femme. C'était la baronne Enger. Elle était Hongroise ou Moldave ? On n'en savait rien au juste, car elle parlait de la famille de son mari plutôt que de la sienne, qui était probablement fort obscure. Cela n'empêchait pas la belle Christine, comme la nommait familièrement ses amis intimes, d'être éblouissante de grâce et de distinction, et, lorsqu'on la voyait, on s'occupait bien plus de l'admirer que de rechercher son origine.

Grande, mince et brune, ses attitudes, ses regards, son sourire et son langage étaient un composé de langueur caressante et d'ardeur continue qui exerçait autour d'elle une irrésistible séduction. Ses yeux noirs étaient pleins de feu, et elle en dirigea la flamme à droite et à gauche, avec une sorte de méfiance jalouse.

Puis un sourire de radieuse sécurité rayonna sur ses traits d'une idéale pureté de forme, et elle se promena quelques instants dans le salon sans rien dire, comme quelqu'un qui est chez soi, ou comme une femme qui prend partout, en souveraine, possession du lieu où elle se trouve.

Puis, de nouveau, une instinctive méfiance plissa ses lèvres, et s'arrêtant devant le valet qui, immobile, attendait ses ordres :

— Jean, lui dit-elle, d'une voix modulée en intonations musicales, vous n'avez pas votre figure de tous les jours.

— Je n'ai pas ma figure de tous les jours ! répéta machinalement le vieux serviteur.

Et il n'eut que la force de répondre :